

KALEWALA.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RUNA (1).

Mon esprit me transporte, mon désir s'élève dans ma pensée, je veux commencer des runas, je veux chanter.

O frère bon, frère ami, noble compagnon de ma voix, rarement nous nous réunissons pour mêler nos paroles, dans ces terres désertes, dans ces tristes régions de Pohja. Mets ta main dans ma main, ta main recourbée dans ma main recourbée, chantons les beaux chants, les plus beaux chants, afin que les amis de la voix, que les nobles de cette jeunesse qui s'élève, de cette troupe qui grandit, connaissent les paroles choisies, les chants de miel, les

runas issues de la ceinture de Wäinämöinen, du foyer d'Ilmarinen, du glaive aigu de Kaukomieli, du cercle de l'arc de Joukahainen, des frontières de Pohja, des régions sablonneuses de Kalewala (2).

Mon père me les a chantées, jadis en travaillant le manche de sa cognée, ma mère me les a apprises, et la mère de ma mère les a mises dans mon sein, en faisant tournoyer son fuseau.

Il est encore d'autres paroles par moi recueillies, par moi connues. Je les ai trouvées le long des chemins, arrachées du sein des bruyères, détachées des rameaux, exprimées du germe des fleurs, lorsque, enfant berger, je conduisais mes bœufs au pâturage, sur les gazons riches de miel, sur les collines dorées, à la suite du noir Muurikin et de Kimmo (3) à la peau semée de taches.

De là j'ai rapporté cent paroles, mille matières de chant, et je les ai roulées en peloton, et j'en ai fait un faisceau, et je les ai placées sur mon léger traîneau (4).

Longtemps elles sont restées cachées, engourdis par le froid. Maintenant je veux tirer mes chants de leur engourdissement, je veux les éveiller de leur sommeil de glace.

Ici, à l'extrémité de ce banc de fer, de cette planche de sapin, sous cette poutre célèbre (5), sous ce beau toit, je veux dérouler mon peloton, je veux délier mon faisceau.

Oui, je chanterai un chant célèbre, un chant glorieux, quand j'aurai pris le gâteau de seigle, quand

j'aurai mangé le pain d'orge (6). Mais si la bière vient à manquer, s'il ne reste plus de taaria (7), alors ma bouche sèche invoquera la goutte d'eau, et je chanterai pour embellir la fin du jour, pour ensevelir le crépuscule, je chanterai peut-être jusqu'à la prochaine aurore, pour charmer le lever du soleil.

J'ai entendu qu'autrefois il fut dit et que les runas chantèrent : seules une à une les nuits tombent sur la terre, seuls un à un les jours brillent, seul a surgi Wäinämöinen, seul s'est révélé le Runoia éternel.

Kawe, Ukko (8), seigneur de Pohja, le brave, le vieux Wäinämöinen, reposa dans le sein de sa mère pendant trente étés, pendant trente hivers. Et le temps lui paraissait lourd, et l'ennui de la vie le rongea, car il ne voyait point l'éclat de la lune, il ne voyait point la splendeur du soleil.

Alors il éleva la voix et il dit : « Romps mes liens, ô lune ; soleil, délivre-moi, et vous, brillantes Otawa (9), portez-moi à travers des régions inconnues, des voies infrequentées, loin de cette étroite enceinte, loin de ces routes trop resserrées ; aidez-moi à voir l'éclat de la lune, à contempler la splendeur du soleil, à connaître les brillantes Otawa, à me réjouir du souffle de l'air. »

Mais la lune ne le délivra point, le soleil ne brisa point ses fers.

Alors lui-même ouvrit l'enceinte avec le doigt sans nom (10), il enfonça la rouge porte d'un coup du doigt de son pied gauche; et il rampa sur ses deux mains jusqu'au seuil, sur ses deux genoux jusqu'à la porte du vestibule, et ses deux pieds le portèrent jusques dans la cour.

Là il put voir l'éclat de la lune, il put contempler la splendeur du soleil, il put connaître les brillantes Otawa, il put se réjouir du souffle de l'air.

Wäinämöinen naquit pendant la nuit, et quand le jour parut, il alla dans une forge où l'on travaille le fer, et il frappa à coups redoublés sur l'enclume retentissante, et il se créa un coursier léger comme la paille, un coursier svelte comme la tige du pois de senteur.

Il passa sur son dos une main caressante, et la chair du coursier frémit de plaisir.

Et il dit :

« Maintenant on peut monter sur ta croupe, on peut se balancer sur ton dos flexible ! »

Et sans selle, sans étriers, Wäinämöinen monta le noble animal, et il chevaucha sur la terre frémissante, mesurant sa course au pas de son coursier léger comme la paille, de son coursier svelte comme la tige d'un pois de senteur.

Il fut emporté jusqu'aux bosquets de Wäinälän (11), jusqu'aux champs de Kalewala. Le coursier vole, la route s'abrège, les habitations disparaissent, le temps du voyage fuit; il vole à travers les plaines de la mer, à travers les vastes dé-

troits, et l'onde ne mouille ni le sabot ni les flancs du cheval.

Un Lapon à l'œil louche, dévoré d'une vieille haine, roulait depuis longtemps dans son cœur de noires pensées contre l'antique Wäinämöinen. Habile fabricant d'armes, il prépare un arc de feu (12). Le fer, l'acier, l'or et l'argent lui donnent tour à tour leur éclat et leur puissance. Il prépare un arc splendide à voir, un arc d'un prix magnifique. Incrusté sur le dos, un cheval y dresse sa crinière, un autre court sur la voie du trait, un Kapo (3) dort sur le cercle, un lièvre repose auprès de la détente.

Il coupe ensuite une foule de traits ornés chacun d'un triple rang de plumes. Il les taille avec soin, et ses fils y attachent les petites plumes de l'hirondelle, les ailes légères du passereau.

Mais ces traits, qui les rendra durs, quel baume les oindra de sa force?

Le noir venin du serpent, l'atroce sanie de la vipère (14).

Vous dirai-je encore quel lien unira les plumes, quel nerf fera bander l'arc?

Les crins du coursier-Hiisi, les crins de l'étalon-Lemmo (15).

Les traits sont prêts. Le Lapon se met en route : son arc est suspendu à son bras, son carquois résonne sur ses épaules.

Il arrive à la cataracte du torrent de feu, au tourbillon du fleuve sacré (16). Là il épie le matin,

il épie le soir, il épie au milieu du jour, s'il viendra enfin l'antique Wäinämöinen, s'il viendra l'ami de l'onde.

Alors un jour, un matin, il leva les yeux vers l'occident, et sa tête se tourna vers le soleil, et il vit l'antique Wäinämöinen s'avancer sur les noires vagues de la mer.

Soudain il saisit l'arc de feu, le bel arc, l'arc bardé de fer, et il tira de son carquois un trait orné de plumes, droit, infailible, et il le dirigea vers la mort de Wäinämöinen, vers la mort de l'ami de l'onde.

Sa mère, sa femme, deux génies, les trois filles de la nature (17), lui crient : « Arrête ! ne tue point Wäinämöinen, Wäinö est le fils de ta tante ! »

Mais le farouche Lapon reste inflexible, et il s'écrie : « Si la main s'élève trop haut, que le trait tombe plus bas ; si la main s'abaisse trop, que le trait vole plus haut ! »

Et il lança un trait, mais ce trait vola trop haut, le ciel fut presque déchiré, les voûtes de l'air presque brisées ; et il lança un second trait, mais ce trait tomba trop bas, et il pénétra jusque dans les profondeurs de la terre mère des humains, jusqu'à Manala (18), dont la voûte fut ébranlée ; et il lança un troisième trait, mais ce trait frappa l'élan bleu (19) à la rate, et sa jambe et son épaule gauche furent transpercées.

Déjà l'onde a senti la chute de Wäinämöinen :

tombé de son coursier svelte comme la tige du pois de senteur, il roule dans les flots.

Et le Lapon à l'œil louche dit :

« Maintenant, ô vieux Wäinämöinen, tant que les siècles poursuivront leur course, tant que la lune montrera sa lumière, tu ne viendras plus fouler les champs de Wäinälän, ni les plaines de Kalewala ! »

Le vieux, le brave Wäinämöinen erra pendant six hivers, pendant sept étés ; huit ans (20) il fut vagabond sur les plaines de la mer et les immenses détroits : sous lui l'onde bouillonne, et au-dessus de sa tête le ciel déroule son azur.

Déjà le héros nombre les mers, contemple les flots. Partout où il élève sa tête il crée une île, partout où il tourne la main il crée un promontoire, partout où son pied touche le sable il creuse des tombes aux poissons. Quand il approche de la terre, il y enchante les filets des pêcheurs ; quand sa course le plonge dans l'abîme, il y fait surgir des rochers, il y enfante des écueils où se brisent les navires, où les marchands trouvent la mort.

Mais voici qu'un aigle s'élance des régions de Turya (21), un aigle de Laponie. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il vole à l'occident, il vole jusqu'aux frontières de Pohja, cherchant un lieu pour sa demeure, un lieu pour faire son nid.

Alors le vieux Wäinämöinen élève au-dessus des eaux son genou, et il présente une motte de frais gazon, un tertre de verdure.

Et l'aigle de Turya a trouvé un lieu pour son nid, car il a vu le gazon surgir au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il s'abat enfin sur la cime du genou, et y bâtit son nid de mousse.

Là il dépose six œufs, six œufs d'or, et un septième de fer.

L'oiseau couve, réchauffe ses œufs.

Le vieux Wäinämöinen sent la chaleur ; il agite son genou, secoue tous ses membres, et les œufs tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle s'enfuit vers les nues.

Alors le vieux Wäinämöinen dit :

« Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre ! que la partie supérieure de l'œuf soit le ciel ! que tout ce qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil ! que tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune ! que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoiles ! (22) »